

Études littéraires africaines

SOYINKA Wole, *Ibadan, les années pagaille*, Actes Sud, Arles, 1997, 500 p., 168 FF. Trad. par Etienne Galle

Michel Naumann



Number 5, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042206ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042206ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (1998). Review of [SOYINKA Wole, *Ibadan, les années pagaille*, Actes Sud, Arles, 1997, 500 p., 168 FF. Trad. par Etienne Galle]. *Études littéraires africaines*, (5), 69–70. <https://doi.org/10.7202/1042206ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

AFRIQUE DU SUD

■ PLAATJE SOL T., *MUHDI*, ACTES SUD, ARLES, 1997. 307 P. 138 FF.

TRAD. PAR JEAN SÉVRY

Muhdi, du sud-africain Plaatje, écrit en 1915, remanié en 1930, republié dans son intégralité en 1978, est un roman disparate. Entre la dispersion de la communauté originelle par la puissance zouloue, la merveilleuse robinsonade de *Ra-Thaga* et *Muhdi*, et la dernière partie qui pourrait être intitulée la revanche contre les Zoulous et qui voit s'effacer les personnages du début, le lien narratif semble logique, mais en fait, du point de vue des personnages et du style, l'unité est limitée. Pourtant la lecture ne peut jamais se relâcher tant l'auteur est un conteur agréable à suivre, énergique, même dans les moments de rêve et d'idéalisation des héros ou des âges évoqués, multiple dans ses inspirations et bien documenté. La traduction de Jean Sévry sert ces qualités, elle rend compte du "South African English" de Plaatje et n'est pas avare de notes de bas de page qui éclairent tel ou tel détail d'une description ou d'une cérémonie. Trop de traducteurs, en effet, sautent allègrement au-dessus de ces références et laissent dans la gêne le lecteur qui ne connaît pas la civilisation et l'environnement d'où émerge l'œuvre.

Le roman témoigne d'une difficulté que doivent résoudre les pays composés de plusieurs nations : comment créer une œuvre nationale à partir d'un passé où les actuelles composantes furent en guerre ? On ressent d'innombrables contradictions dans la position de l'auteur vis-à-vis des Boers et des Zoulous. Il tente de les résoudre en créant des personnages positifs et ouverts dans chaque communauté, mais ils ne sont pas nécessairement les meilleures réussites de l'écrivain. Pourtant, dans toutes ces recherches, parmi ces informations multiples que lance l'auteur, se forge une éloquence nationaliste et revendicatrice élégante qui n'est pas le moindre intérêt de cette œuvre à tous égards passionnante. L'auteur, né en 1876, fut un des fondateurs du SANC, qui précéda de trois ans l'ANC, et une personnalité importante des luttes de l'entre-deux guerres, époque fondamentale de gestation des forces de protestation sud-africaines

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

■ SOYINKA WOLE, *IBADAN, LES ANNÉES PAGAILLE*, ACTES SUD, ARLES, 1997, 500 P., 168 FF. TRAD. PAR ETIENNE GALLE

La traduction d'Etienne Galle permet au public français de découvrir une autre période souvent mal comprise ou décrite par le concept réducteur de "désillusion". Si *Ake* permet de retrouver les origines des forces qui inspirent et l'œuvre et la vie de Soyinka, *Ibadan* met ces lignes de fond en situation : années précédant et suivant l'indépendance, ces années

“pagaille” furent moins négatives qu’on ne le pense car elles enfantèrent un engagement socialiste et culturaliste concret chez Soyinka et Achebe. Le “je” de l’autobiographie cède la place au “il” du “docu-roman”. Une distanciation est la moindre des choses pour traverser les années pagaille : *penkelemes*, déformation nigériane de *peculiar mess*. Si le lecteur peut être déçu parce qu’il ne trouve pas dans *Ibadan* la profondeur psycho-généti- que d’*Ake*, ou parce que certains épisodes politico-biographiques restent un peu manichéens (aucune analyse des intérêts économique-sociologiques qui présidèrent aux luttes entre Awolowo et Akintola n’en explique la teneur par exemple), nul ne doute que dans cet ensemble riche, chacun trouvera des informations, des développements, des clefs qui répondront à ses interrogations sur Soyinka et son pays. La traduction d’Etienne Galle, classique et pénétrante, ajoute une force unificatrice impressionnante à ces cinq cents pages tumultueuses.

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

■ SOYINKA WOLE, *THE OPEN SORE OF A CONTINENT*, OUP, LONDRES, 1997. 170 p. 16.99 L.

Le titre de l’ouvrage du Prix Nobel africain évoque une phrase de Livingstone qui parlait de l’esclavage. Les nouveaux marchands de chair humaine pourraient bien être, pour notre auteur, les régimes militaires qui refusent de céder la place comme cela s’est fait dans nombre de pays africains après les grands soulèvements démocratiques de 1989. Pour le Nigeria, la date essentielle est 1993, le refus d’entériner la victoire d’Abiola aux élections. Or les militaires avaient contrôlé le processus, imposé le calendrier, défini les partis, écrit les programmes... Le vainqueur n’était nullement un foudre de guerre gauchiste, mais un milliardaire ami des Etats-Unis. Le pouvoir actuel à Lagos se présenterait comme un rempart contre la confiscation de la nation pluri-ethnique par les Yoruba. Soyinka n’a aucune difficulté à montrer que le vote en faveur d’Abiola était inter-régional. En outre le défi le plus grave que le pouvoir militaire a dû affronter a peut-être été, non pas le “danger” yoruba, mais le développement d’un nationalisme ethnique à travers les protestations des Ogoni et de Ken Saro Wiva contre la destruction de l’environnement de leur région par Shell.

Soyinka pose donc la question de l’Etat en Afrique. Responsable du développement, il a échoué et perdu son unique justification. L’auteur définit la Nigeria comme un espace dont il se sent responsable, investi de certains devoirs, un espace dépositaire d’un potentiel, un lieu de collaboration entre diverses entités, qui doit être organisé en vertu de certaines valeurs de justice. Nous avons l’impression d’un cadre vide qu’il faudrait